

REMY BELLEAU

Remy Belleau était percheron. Il vit le jour à Nogent-le-Rotrou vers la fin de 1527 ou au commencement de 1528.

Il faut croire qu'il quitta fort jeune son pays d'origine, car il dit dans une de ses odes :

O Terre, en qui j'ai pris naissance,
Terre, qui ma première enfance
Allaitas de ton cher tetin,
Mais, hélas ! qui ne me fus guère
Ny mère nourrice, ny mère,
Me traînant ailleurs le destin...

Belleau suivit René de Lorraine, duc d'Elbeuf, dans son expédition de Naples, et il le suivit non seulement comme savant, mais aussi comme guerrier.

Donc, Belleau, tu portes envie
Aux dépouilles de l'Italie...

lui disait Ronsard.

Plus tard, le poète fut chargé de l'éducation du jeune Charles d'Elbeuf, celui qui devint pair, grand écuyer, grand veneur, chevalier des ordres du Roi, et qui finit par se compromettre dans les troubles de la Ligue.

« Belleau s'appliqua, — écrit l'abbé Goujet, — avec beaucoup de soin à la poésie française, et il y réussit au goût de son siècle ; ce qui l'a fait mettre au nombre des sept poètes dont on forma la Pléiade Française. On admirait surtout sa naïveté et sa facilité à décrire les choses dont il vouloit parler, et l'on trouvoit ses peintures si vives et si naturelles, que Ronsard avait coutume de l'appeler le *Peintre de la nature*. Comme le goût a bien changé depuis ce temps, on n'en porte plus un jugement si favorable. »

Déjà, le caustique cardinal du Perron disait de Belleau et de Jodelle qu'ils faisaient *des vers de pilés*, c'est-à-dire des choses sans valeur, telles que sont des pois pilés quand on en a retiré la purée.

Cependant, Guillaume Colletet, qui n'est mort qu'en 1659, admirait toujours Remy Belleau, et proclamait ses vers sur les *Pierres précieuses*, un ouvrage considérable, d'une richesse éclatante, un ouvrage rare, curieux et bien imaginé. Il vantait également ses *Eglogues sacrées*, mais en leur préférant celles d'Antoine Godeau, évê-

que de Grasse ; et il ajoutait plaisamment que c'était là un témoignage qu'il rendait à la vérité connue, et que l'amitié qui le liait à Godeau ne le faisait point juger ainsi.

Quant à la composition, mêlée de prose et de vers, que Belleau a laissée sous le titre : *La Bergerie*, Colletet ne trouvait que l'*Arcadie* du fameux Sannazar digne de lui être comparée en ce genre.

Cette *Bergerie* contient le chef-d'œuvre de Remy Belleau, les strophes où il célèbre le mois d'Avril :

... C'est toy courtois et gentil,
 Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces arondelles qui vont
 Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubespine et l'aiglantin,
 Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En ceste belle saison,
 A foison,
Monstrent leurs robes écloses.

Il y a d'autres peintures, et vives et mignardes, dans l'ouvrage de Belleau, et, avec un peu

d'exagération, ses amis de la Pléiade auraient pu dire :

« Muses bucoliques, naguère dispersées, maintenant réunies, vous voilà de la même bergerie et dans un seul troupeau. »

C'est ainsi qu'Artémidore parle de la réunion des poésies de Théocrite, habitant de la grande Syracuse, fils de Praxagoras et de la noble Philinna.

Voici, par exemple, comment Belleau décrit l'été :

... Les fruits dessus la branche à l'envy jaunissoient,
Et les espys barbus aux champs se hérissoient
En bataillons crestés, qui de face gentille
Monstroyent leurs flancs dorés aux dents de la faucille.
L'un coupe, l'autre égerbe, et l'épiant glaneur
Va talonnant le pas du courbe moissonneur...

La désolation hivernale incite également le bucoliate :

L'hyver pâle de froid, au poil aspre et rebours,
Des fleuves languissants avoit bridé le cours,
La bise commandoit sur les tristes campagnes,
Les arbres sembloient morts, le sommet des montagnes,
Les rochers et les bois, pour la froide saison,
Portoyent de neige espaisse une blanche toison :

On ne voyoit sinon les rives découvertes
Des marais paresseux, et les bordures vertes
Des fontaines d'eau vive et des coulants ruisseaux ;
Dedans les chesnes creux se mussoient les oiseaux,
Le pied dedans la plume ; et la famine dure
Seule les tiroit hors pour chercher leur pasture.

Remy Belleau récitait fort bien les vers, et il savait prendre la position et la tenue du mime. Il joua dans la *Cléopâtre* de Jodelle, avec beaucoup d'art et de naturel, lorsqu'on représenta cette tragédie au Collège de Boncourt devant un public nombreux et choisi.



Belleau a traduit les *Phénomènes* du poète astronome Aratus. Cette traduction fut trouvée dans ses papiers après sa mort. Il en avait déjà donné plusieurs fragments dans sa *Bergerie*, par la bouche d'un pêcheur regardant le ciel se couvrir de nuages.

Mais c'est surtout pour avoir rendu en français quelque chose de la naïveté et de la mignardise d'Anacréon, que Remy Belleau a mérité d'être nommé parmi ceux de son temps qui ont cultivé avec profit l'étude de la langue grecque.

Sa version des Odes anacréontiques est un ouvrage de sa jeunesse.

Faut-il croire, comme on l'a dit, que plus tard, devenu grave et sérieux, Belleau jugea frivole son premier enthousiasme ? Quoi qu'il en soit, il donna son *Anacréon* en 1556.

Ronsard trouvait Belleau trop sobre pour un disciple du vieillard de Téos.

Dans une ode, il lui dit : « boy donques » puis soudain il se ravise :

 Mais non, ne boy point, mon Belleau,
 Si tu veux monter au troupeau
 Des Muses, dessus leur montagne :
 Il vaut trop mieux estudier,
 Comme tu fais, que s'allier
 De Bacchus et de sa compagné.

Parmi les plus jolies strophes que Belleau a su tirer de son modèle, je citerai les deux suivantes sur la rose :

 La Rose à l'Amour sacrée
 Entremeslons dans le vin,
 Rose à la feuille pourprée,
 Belle, douce, propre, à fin
 D'en ourdir une couronne,
 Qui le front nous environne,
 Pour gayment rire sans fin.

Rose, l'honneur des fleurettes,
 Du printemps le cher soucy,
 Et des dieux les amourettes,
 Et le parfum adoucy
 De l'enfant de la Cyprine,
 Quand par la troupe divine
 Des Grâces il danse aussi...

Un ancien a dit :

« La rose ne fleurit qu'un instant ; vient-elle à passer, cherche, tu ne trouveras plus un rosier, mais une ronce. »



Quittant l'imitation directe, Remy Belleau invente à son tour fort ingénieusement, et c'est, comme on dit, un ouvrier qui traite bien son ouvrage.

Moitié naïf, moitié subtil, il peint tantôt violemment, tantôt à petits traits et avec des couleurs assez fines.

Lisez cette pièce tout à fait agréable intitulée : *l'Ombre*.

... Est-il besoin de faire remarquer qu'au xvi^e siècle *ombre* comme *tige* étaient des substantifs masculins?...

Estant au frais de l'ombrage
De cest ormeau refrisé
Sur les plis de son feuillage
D'un beau cep favorisé,
D'un beau cep qui l'entortille,
Et qui de grâce gentille
A son tige éternisé ;

Et, prenant l'haleine douce
D'un doux zépher voletant,
Qui de mignarde secousse
Un doux soupir va soufflant,
Je suis contraint en eschange
De te chanter la louange
De cest Ombre tremblotant.

Ombre gentil, qui moderes
Sous une fraîche douceur
Les plus ardentes coleres
Du ciel, estant en chaleur,
Et les plus chaudes haleines.
Que reçoivent point les plaines
Du soleil en son ardeur.

D'une couleur ombrageuse,
Tu contrefais le portrait
Que la main industrielle
De la Nature portrait ;
Tu contrefais en nuage,
De tout apparant visage,
D'un noir brun, le premier trait.

C'est toi qui retiens en bride
Des heures le glissant pas,
Et l'inconstance du vide
Qui mesures au compas ;
C'est toi qui brunis et voiles
Le feu brillant des estoiles
Qui rayonne contre bas.

C'est toi qui fais que la Lune
Mène au galop ses moreaux
Le long de la lice brune,
Claire de mille flambeaux ;
C'est toi qui de main maîtresse
Pousse avant la blonde tresse
Du Soleil au fond des eaux.

C'est toi qui sur l'herbelette
De ton Esté froidureux,
Entens la douce musette
Et les discours amoureux
Du berger à la bergere,
Lors que la Chienne en colere
Rend ses abois chaloureux.

Ombre frais je te salue,
Je te salue, ô l'honneur
De la crinière feuillue
Des bois, et de la fraîcheur,
Et des antres solitaires,
Les plus loyaux secrétaires
De ma plaintive langueur.

Dans ses petits poèmes, Belleau chante aussi l'heure dont la course rapporte le bonheur ou apaise la peine en nourrissant l'homme d'espérance.

Sur des graines semées par une damoiselle qui ne pouvoient lever ny croistre, est un impromptu fort plaisant. Les yeux de la semeuse dardent des traits trop brûlants et trop rigoureux. C'est la cause de tout le mal.

Remy Belleau chante *le ver luisant de Nuict* :

Vrayment tu te dois bien vanter
 Estre seul ayant la poitrine
 Pleine d'une humeur cristalline
 Qui te fait voir et souhaiter
 Des petits enfans seulement,
 Ou pour te montrer à leur père,
 Ou te prendre au sein de leur mère
 Pour lustre, comme un diamant.
 Vy donc, et que le pas divers
 Du pied passager ne t'offense,
 Et pour ta plus seure défense
 Choisis le fort des buissons verts.

... Dans les campagnes du Languedoc j'ai plus d'une fois arrêté mes pas nocturnes au bord d'un fossé buissonneux, demeure de vers lumineux ; et dans les jardins de Nice mes yeux ont

suivi le lampyre de ces climats, cette luciole qui s'élève doucement dans le calme des soirées...



Pierre de Ronsard a composé l'épithaphe de Remy Belleau en ces quatre vers :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses *pierres précieuses*.

Il s'agit du livre de Belleau : *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses*.

C'est un copieux recueil de vers enluminés et forgés. Il souleva en son temps un grand enthousiasme, par sa nouveauté, qui ne fait pas constamment oublier son mérite.

Belleau y chante sur la lyre, y souffle dans le bombyx et dans les chalumeaux. Il y promène la brosse et les pinceaux.

Dans sa dédicace *au très-chrétien Roy de France et de Pologne Henry III*, le poète dit qu'il a écrit des pierres précieuses « tantost les déguisant sous une feinte métamorphose, tantost les faisant parler, et quelquefois les ani-

mant de passions amoureuses et autres affections secrètes, sans toutefois oublier leur force, ny leur propriété particulière ».

Nous trouvons en effet dans cet ouvrage le ton didactique et le fabuleux, des renseignements et des légendes.

Dans un discours, en guise de préface, Remy Belleau explique qu'il a voulu suivre l'opinion des anciens auteurs sur les vertus et les propriétés particulières des pierres précieuses.

Et c'est par respect pour la vénérable antiquité, pour Orphée et les autres chantres inspirés, qu'il agit ainsi : *non pour déguiser le faux sous une apparence de vérité, mais pour toujours admirer les œuvres de Dieu, qui enferme tant de beauté et tant de perfection dans ses plus petites créatures.*

Il traite ensuite de la matière des pierres, selon les philosophes qui ont soutenu que celles qui peuvent se dissoudre par le feu et être rendues liquides : *se font d'une vapeur ou d'une exhalaison sèche et ignée...* Les pierres transparentes sont composées d'un suc et d'une humeur aqueuse ; et il y en a qui sont plus terrestres qu'aqueuses. Ainsi, la vraie matière des pierres précieuses est une terre détrempée de *fange ou bourbe limoneuse* que les Latins ap-

pellent *lutum* lorsqu'elle produit les pierres obscures, et *succus* lorsqu'elle donne naissance aux pierres pellucides.

La couleur des pierres précieuses est tirée de la matière qui les produit. C'est surtout la chaleur qui les teint, qui les rend claires ou obscures. Là où le soleil est plein de force naissent les pierres vertes ou noires, et dans les lieux sombres, les rouges. Une humeur très pure compose le cristal limpide : l'iris et le diamant sortent d'une humeur plus brune. Les émeraudes doivent leur couleur à un suc vert, les saphirs à un suc céleste. Le suc rouge est pour le rubis, le violet purpurin pour l'améthyste et l'hyacinthe, le doré pour la chrysolithe. L'opale et l'agate sont d'un suc mêlé ; et les autres pierres qui ne sont point transparentes, mais seulement luisantes sur la surface, participent d'un suc obscur, terreux et épais.

Voici quelques strophes sur le corail :

Qui ne croit les nouveaux eschanges
Qui se refont en corps estranges
Au sein de ce grand univers ;
Qui ne reconnoit que l'ouvrage,
Qu'icy-bas Nature mesnage,
N'est beau que pour estre divers ;

Celuy n'a pas la connoissance
Que tout cela qui prend croissance
Est esclave du changement :
Et que la naissance altérée
Par la mort, se vest réparée
D'autre et nouvel accoustrement...

... Qui croirait qu'une herbe puante,
Dessous l'escume blanchissante
Ensevelie au fond de l'eau,
Sentant l'air, devient pierre dure
Empruntant la riche teinture
Des rais du céleste flambeau?

Car ceste herbe pâle et flestrie,
Sans humeur, et sèche et pourrie,
Languissante sur le gravier,
Le flot, crespant sur le rivage,
Ply sur ply, cruel, la ravage
Et la plonge au fond de la mer.

Là se confit et devient molle,
Puis, surnageant, elle se colle
Contre les flancs d'un roc marin,
Quand le vent sur l'onde commande,
Et la mer avare et gourmande
Aux bords revomit son larcin.

Le fer s'endurcit à la trempe,
Mais ceste plante se détrempe
Et s'amollit dedans la mer,
Puis, s'endurcit et se congèle,
Empruntant ceste couleur belle
Aussitôt qu'elle a senti l'air...

Le recueil des *Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses* est peut-être l'œuvre capitale de Remy Belleau, mais non la plus aimable. Le poète s'y montre, je crois, trop cuirassé, trop empanaché ; il prend même, par-ci par-là, des airs rébarbatifs.

Remy Belleau est plus naturel, plus à son aise dans les compositions légères, gentiment réalistes ; dans les simples chansons, ou dans les tableautins familiers.

Certes, les durs vers ambitieux des *Pierres précieuses* intéressent encore l'histoire de la poésie française. Mais ils valaient surtout par la surprise, qui tombe vite.

Il y eut aussi de la surprise et du bouleversement dans les grandes odes de Ronsard. Mais là tout change, à cause de la qualité. Celui donc qui aime la poésie sans arrière-pensée, pourrait bien aujourd'hui, tout en adorant les sonnets et les ariettes du Vendômois, s'enivrer divinement de ses *vers repliés* qu'il arrachait à la Lyre thébaine.

Écoutons néanmoins Belleau chanter l'émeraude :

Pierre naïve et verdoyante
Ainsi que l'herbe rosoyante

Sous la fraîcheur d'un beau matin,
Ny blesmissante ny haslée,
Mais loin du soleil reculée
Près d'un ruisselet argentin.

Couleur qui rassemble et rallie
La force des yeux affoiblie
Par trop longs et soudains regards,
Et qui repaist de flammes douces
Les rayons mornes, las ou mousses
De nostre œil, quand ils sont espars.

Couleur belle et gayement brillante,
Couleur en qui se représente
Le fard qui rajeunit les ans,
Lors que les Grâces par la prée
Troussent leur robe diaprée
Des honneurs d'un gaillard Printemps.

Couleur, dont jamais ne s'efface
Le teint verdoyant ny la grâce,
Peignant l'air de son lustre beau,
Qui n'affaiblit et ne s'offense
De l'ombre ny de la puissance
Des feux du céleste flambeau.

Couleur vrayment opiniastre,
Qu'on ne peut dompter ny combattre,
Tant est constante en sa valeur :
Couleur qui jamais ne s'altère,
Mais toujours qui demeure entière
En sa gaye et gente verdure.

Belleau se souvient d'avoir suivi les pas de la Muse chère aux vendangeurs, et le voici qui laisse les faveurs, les charmes, les soupirs, les plaintes de l'Amour, pour célébrer la coupe brillante toute pleine de la douce humeur des grappes :

O riche et bienheureux crystal,
Plus précieux que le métal
Dont Jupiter pour couverture
Et pour masque, fit, une fois,
De larmes d'or baignant les toits,
À ses amours prompt ouverture.

Crystal poli dessus le tour,
Arrondi de la main d'Amour,
Animé de sa douce haleine ;
Crystal, où la troupe des Dieux,
Du nectar pressuré des cieux,
Va trompant sa soif et sa peine.

... C'est toi donc qui rends adouci
L'aigre fiel de notre souci ;
C'est toi qui romps et qui deslies,
Par un secret enchantement,
Le nœud qui serre étroitement
Le fil courant de notre vie...

Le lustre du vin est si beau
Sur la glace de ce vaisseau,

L'un et l'autre honneur de la Terre,
Qu'œilladant ce vineux esprit,
Ondoyant vous diriez qu'il rit
Dedans le Crystal qui l'enserre...



Remy Belleau mourut dans sa cinquantième année, par un jour de printemps.

Il avait achevé sa vie dans la maison du duc d'Elbeuf *avec autant de tranquillité que de gloire*, dit Scevole de Sainte-Marthe. Les poètes ses amis portèrent son corps sur leurs épaules jusqu'à l'église des Vieux-Augustins où il fut enterré près du Chœur.